

Maurice BLANCHOT et Pierre MADAULE, *Correspondance 1953-2002*, Édition établie, présentée et annotée par Pierre Madaule, Gallimard, 2012

Il y a des hommes qui sont les êtres d'un seule livre, comme si leur vie était vouée à cet unique exercice qui s'appelle écrire, cette aventure restreinte si restreinte, d'un presque imperceptible déplacement du poignet pour imaginer tout un monde de papier et de mots. Mais qu'importe au fond si ces volumes sont plusieurs, puisqu'ils sont à chaque fois l'unique qui justifie tout. Ces hommes ont une enfance, des jeux, des passions, des rires, des deuils, des joies encore, tout cela qui finit par composer ce que nous appelons une vie – mais au jour du jugement, quand viendra le moment de peser le sérieux de cette vie, que restera-t-il hors la légèreté de ces mots dûment reliés dans un volume unique, splendide, d'aucuns diront malgré tout un peu vain ? Ce sont des écrivains, et ils n'auraient pas voulu d'autre vie, leur aurait-on promis les plus belles destinées. Parfois, mais la chose est plus rare, ou simplement plus secrète, ce sont des lecteurs. Et ils n'emportent pas même ce semblant de gloire qui s'attache parfois aux auteurs, même si ces derniers n'en ont cure. Un récit de Pascal Quignard, parmi les premiers, beau déjà comme tant d'autres qui le suivront, raconte cette étrange passion, celle de qui se jette à corps perdu dans la cendre des mots. Il livre la biographie improbable de cette vie presque absente où « le lecteur s'attache à transformer un corps vivant dans la vie morte de son livre » (Pascal Quignard, *Le lecteur*, Gallimard, 1976, p. 53). Pourquoi une telle passion pour un livre qui n'est pas le sien ? À moins qu'il le

devienne à force de cette passion même. Celle par exemple de Pierre Madaule pour le récit de Blanchot qui s'intitule *L'arrêt de mort* (1948). Pourquoi une telle expérience, l'expérience du livre, doit-elle se dire deux fois – une fois par « ce jeu insensé d'écrire » (Mallarmé), et l'autre fois par cette « étonnante aventure d'une lecture qui a traversé [une] vie » (ici celle de Pierre Madaule, lecteur de *L'arrêt de mort* – lettre de PM du 18.12.1987, p. 42) ? Parce que le livre, même impersonnifié, et s'il a lieu seul, à partir de la disparition de son auteur, et tel qu'il ne réclame approche de lecteur (Mallarmé encore), a besoin pourtant de l'un et de l'autre. « Il a besoin de l'écrivain, en tant que celui-ci est absence et lieu de l'absence » (Maurice Blanchot, *Le livre à venir*, Gallimard, 1959, rééd. coll. Folio-essais, p.310), tout comme « le livre a en quelque sorte besoin du lecteur [...] pour s'affirmer chose sans auteur et aussi sans lecteur » (Maurice Blanchot, *L'espace littéraire*, Gallimard, 1955, rééd. coll. Folio-essais, p. 255). En un sens il a besoin de leur rencontre, même si celle-ci n'eut jamais lieu autrement que par lettres (*Correspondance*, p. 14 et 152), prémices de cette communauté improbable et pourtant nécessaire dont la correspondance aujourd'hui éditée par Pierre Madaule lui-même offre le récit. Quiconque un jour a tenté de lire Maurice Blanchot, et d'abord ses récits, se doit d'ouvrir ces pages. (Quiconque a lu Blanchot se réjouira que le moment soit venu de lire ses lettres.)

Jérôme de GRAMONT

Carlo OSSOLA, *Le continent intérieur*, traduit de l'italien par Nadine Le Lirzin, Le Félin, 2013.

Ce livre offrira donc cinquante-deux stations, chaque « accessus » invitant à lire les livres et les auteurs qui chaque semaine sont évoqués. Elles constituent, idéalement, une bibliothèque que l'on voudrait de petite plénitude : sept chapitres de sept tableaux chacun, précédés d'une introduction, suivis d'un épilogue ; avec au centre un autoportrait – placé tel le miroir au milieu du labyrinthe pour avertir que toujours le parcours ramène à soi. L'ordre suit la rhétorique classique, depuis les paraboles bibliques

jusqu'aux lieux de l'âme. » Nul mieux que ces lignes, tirées de la Note aux textes qui ouvre ce *Continent intérieur*, ne peut résumer cette entreprise singulière : une année, ce n'est pas de trop, pour accompagner Carlo Ossola dans son voyage intérieur.

Entreprise singulière, car jamais le *je* ne disparaît, car il faut au lecteur se déssaisir de son monde pour entrer dans celui, d'une érudition rare, de l'auteur, professeur au Collège de France, entre culture biblique et classique, en-

tre littérature et commentaire. Une érudition rare et belle, car mise au service de l'exploration de l'âme commune européenne, à travers livres, citations, figures, lieux, versets bibliques. Les pages sont écrites avec précision, et il faut savoir s'arrêter, les relire à reculons, laisser leur effet retomber. Un labyrinthe intérieur, sans doute, aux détours surprenants, mais jamais gratuits car la progression est inspirée.

Entreprise singulière, car le *je* de l'auteur jamais ne s'interpose, ne se fait complaisant. L'autoportrait central est un hommage à ses aînés... Mais il y a aussi Surin et Ivan Illich, J-P Vernant et Gepetto, Berlin et Vatican II... Un univers singulier, nourris de lectures, de rencontres, des années soixante si fondatrices pour l'auteur, et pourtant étonnamment notre. Notre car singulier.

Ressusciter en haute mer

Nathalie SARTHOU-LAJUS, *Sauver nos vies*, Albin Michel, 2013

La philosophie commence le jour où une tempête, aussi soudaine que monstrueuse, nous envoie au large, en haute mer, loin de toute terre habitée. Car les terres habitées, elles, sont toujours là, mais paraissent alors inaccessibles, invisibles, impossibles. Là, en haute mer, il faut sauver sa peau. Là, peut commencer la philosophie, non pas la discipline universitaire, non pas la pensée surplombante, mais la marche au travers du tragique de la vie vers une vie plus haute.

Nathalie Sarthou-Lajus nous livre un récit de ce naufrage et de cette traversée, avec pour toute carte la mémoire des textes lus, des penseurs fréquentés et soudainement devenus, au creux de la vague, enfin et pleinement frères. Avec pour toute boussole, l'espérance dans le salut, un salut dont elle sait dire qu'il est notre, qu'il constitue un horizon de vie, quels que soient notre foi, notre enracinement et notre promesse. Nathalie Sarthou-Lajus a foi en un Jésus paradoxal sauveur, qui n'apporte pas le salut mais nous donne de le voir en nous. Ce Jésus nous est dévoilé après que l'auteur ait reconnu dans sa propre chair bien de nos chutes, exils et abandons contemporains, nous donnant à être ensemble, d'abord, une communauté des « ébranlés ». Car pour ressusciter en haute mer, pour re-

L'autre immense qualité de ce livre est sa hauteur d'âme. « De très nombreux non et très peu de oui nous appartiennent, que nous devons accomplir, pour ne pas être nous-mêmes des *dead letters* », note-t-il après avoir médité la figure de Bartleby. Pas une ligne qui ne soit animée de ce sentiment d'une responsabilité dans la transmission et de souci de la faiblesse, « ce qui fait l'humanité de notre vie en société. »

Ces pages sont des leçons de l'être, comme on appelait autrefois leçons de choses ces moments où le maître apprenait à l'enfant à regarder. Carlo Ossola est de ces maîtres qui, par leur singularité, ouvre à l'universelle rencontre.

F. D.

naître, il faut avoir éprouvé, sans esquive ni complaisance, la vie dans toute sa dimension tragique.

Alors peu à peu, la voix – en italiques – qui ponctue ces pages inspirées, qui porte et oriente la traversée philosophique, renaît, ardente. Braises au goût de cendres se faisant flammes salées. La voix qui en s'autorisant à parler découvre en elle une autre voix plus intérieure et intime à elle-même, peut alors reprendre souffle et chanter avec Surin :

*« Ce m'est tout un, que je vie ou je meure
Il me suffit que l'Amour me demeure. »*

Qu'écrire de plus ? Comment résumer ce qui ne peut l'être, ce qui se tient au-delà du discours ? Je viens de le terminer et je l'ai déjà rouvert, pour relire ce chapitre, le plus beau sans doute, sur la rencontre amoureuse. Le toutolement amoureux qui se fait fort comme la mort.

Je pense à mon épouse.

Et j'offre ce récit de traversée,
ce chant à une vie plus haute,
au premier ami qui vient.

F. D.